LE
PARADIS
TERRESTRE,
POËME
IMITÉ DE MILTON,
PAR MADAME D. B***.

Augmenté & corrigé par l'Auteur, & enrichi de Figures en Taille-douce.

A LONDRES. 1760.

LE PARADIS TERRESTRE,

POËME,

IMITÉ DE MILTON.

A MESSIEURS
DE
L'ACADÉMIE
DE ROUEN.

MESSIEURS,

Le ſuffrage que vous avez bien voulu accorder à mon premier eſſai, m'a encouragée à finir & à vous preſenter cet Ouvrage, que je n'avois commencé que pour mon amuſement.

Entraînée par le deſir de plaire à ma Nation, en me conformant à ſon goût, je n'ai point craint le reproche que me feront les Anglois ſur les changemens que j'ai oſé faire à un Poëme qu'ils ont en vénération. Malgré l'admiration que tous les ſiécles ont eu pour l'Illiade, pluſieurs Critiques y ont trouvé des répétitions & de trop longs détails : les François ont crû voir les mêmes défauts dans le Paradis Perdu ; & M. Pope, quoiqu'Admirateur des grandes beautés de cet Ouvrage, a eu la hardieſſe de s'exprimer ainſi en parlant de l'Auteur : » Tantôt le Ciel n'eſt pas aſſez » vaſte pour contenir l'étenduë du vol de Milton, tan- » tôt tombant dans le ſtyle proſaïque, il rampe com- » me un Serpent ; quelquefois il met dans la bouche » des Anges des pointes & des jeux de mots, & » fait de Dieu le Pere un Théologien Scholaſtique. »

* Milton ſtrong pinion now not heaven can bound
Now Serpent like in proze he ſweeps the grovnd
In quibbles Angel and Archangel join
And god the father turus à ſchool divine.

Sur cette autorité, j'ai beaucoup abrégé le recit du combat des Anges, dont les peintures m'ont paru trop fortes pour être rendues par mes foibles crayons ; & j'ai crû pouvoir retrancher, comme étrangéres au ſujet, les comparaiſons priſes de la Fable, les jeux des Diables dans les Enfers, & pluſieurs autres morceaux qu'il ſeroit inutile de détailler. Si je me ſuis trompée dans mon choix, & dans le plan que je me ſuis propoſé, l'expoſition de mes raiſons & de mon deſſein ne me juſtifieroit pas ; c'eſt au Lecteur à me juger par mon ouvrage. J'ai voulu réduire en petit un grand & ſublime tableau. Souvent en diminuant & en raprochant les traits, on les affoiblit, les proportions ſe perdent, & on manque la reſſemblance. Si j'ai réuſſi à raſſembler ſous un point de vuë agréable l'intérêt & les graces que l'Auteur a répandus ſur la félicité & ſur les malheurs d'Adam & d'Eve dans le Paradis Terreſtre, j'aurai rempli mon projet. Je ne prétens point donner une idée complette de la vaſte étendue

du génie de Milton. Les perſonnes qui ne ſçavent point l'Anglois, en prendront une connoiſſance plus exacte dans l'élégante Traduction de M. Dupré de S. Maur.

Je ſerai bien flatée, Meſſieurs, ſi ce Poëme peut encore me mériter votre Aprobation. J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſante
Servante, D. B.

LE PARADIS TERRESTRE.

CHANT PREMIER.

SAGESSE, don du Ciel, ſoutiens mon harmonie :
Je chante du Très-Haut la puiſſance infinie.
Dis comment ſa parole enfanta l'Univers ;
Prête-moi tes couleurs pour peindre dans mes vers

Le ſort du premier homme en des lieux de délices :
De ſon fier ennemi, dis-moi les artifices.
Quels funeſtes recits ! O mortels, écoutez !
Aprenez le deſtin des Anges révoltés,
L'Eternel les plongea dans l'infernal abîme :
Le remords dans ce gouffre eſt toujours près du crime,
La paix n'habite point ce ſéjour odieux,
L'eſpoir en eſt banni, lui qu'on trouve en tous lieux,
Dans les feux y gémit la douleur renaiſſante ;
Ici la vie expire, & la mort eſt vivante.
Satan tombé du Ciel en ces fleuves brûlans,
Souléve avec effort les flots étincelans,
Et ſon énorme corps armé pour la vengeance,
En ſortant de ce gouffre y laiſſe un vuide immenſe ;
Son front cicatriſé par le foudre vengeur,
De ſon premier éclat a perdu la ſplendeur.
Tel paroît le Soleil à travers un nuage,
Ou lorſqu'à ſes rayons dérobant le paſſage,
La Lune eſt entre nous & l'aſtre lumineux.
D'un vol apeſanti dans les airs ſulphureux,
Le rebelle entouré de feux & de fumée
S'arrêtant au ſommet d'une roche enflammée :
Quoi ! c'eſt donc là, dit-il, mon éternel ſéjour !
Ne reverrai-je plus la lumiére du jour ?

De ces feux ſouterrains les flammes ténébreuſes
Offrent tous les objets ſous des formes affreuſes.
Mais du moins dans l'horreur de ce monde infernal
Je ne découvre point mon trop heureux rival.
Que d'Eſprits je retrouve à ma fureur fidèles !
Cette onde a moins d'écueils, ces feux moins d'étincelles.
Trois fois j'aurois franchi l'immenſité des Cieux,
Depuis que nous roulons dans ce gouffre odieux ;
Y verrai-je à jamais s'abîmer mes phalanges !
Levez-vous, leur dit-il, ſuivez le Chef des Anges ;
Que d'un bonheur paſſé perdant le ſouvenir,
L'eſpoir tienne nos yeux fixés ſur l'avenir.
La conſtance & le tems plus puiſſans que les flammes
Rendront un jour ce feu l'élément de nos ames :
Suivez-moi ; ſans gémir, ſuportons nos tourmens ;
Et d'un Trône en ces lieux jettons les fondemens.
Votre choix m'a remis l'autorité ſuprême ;
Qui pourroit m'envier ce brûlant Diadême !
La jalouſie expire à l'aſpect des malheurs,
Le bonheur ſeul l'excite, & déſunit les cœurs :
La concorde rendra cet Empire invincible ;
Quel pouvoir ſoumettroit notre Eſprit infléxible ?

En moi-même je puis par des efforts divers,
Faire un Ciel de l'Enfer, ou des Cieux les Enfers.
Loin des coups du Tiran, nous en bravons l'atteinte;
Ici ſans l'admirer nous régnerons ſans crainte.

Il dit : le fier Moloc, impétueux Géant,
Préférant au repos les horreurs du Néant,
Saiſi de deſeſpoir, inſpiré par la haine,
Se dégage des feux, & dévorant ſa chaîne,
Fait entendre ces mots : Que plutôt la fureur
De vos ſens accablés rapelle la vigueur;
Banniſſez les regrets, la ſoupleſſe & la ruſe,
A tout déguiſement mon orgueil ſe refuſe.
Briſons nos fers, ſortons de ces horribles lieux,
Oſons à force ouverte eſcalader les Cieux :
Leur Monarque ſur nous épuiſa ſon Tonnerre,
Saiſiſſons cet inſtant pour rallumer la guerre,
Lançons à notre tour contre ce Dieu jaloux
Les foudres & les feux qu'il a lancés ſur nous;
Que les débris du Ciel rempliſſant ces abîmes,
Portent au Firmament nos Guerriers magnanimes.

Qui peut, dit Belzébut, en forcer les remparts?

Reprit le ſéducteur, je viens briſer vos chaînes;
De mes triſtes Etats j'abandonne les rênes,
Pour régner avec vous dans un ſéjour heureux;
Tout y ſatisfera votre haine & vos vœux.
Les Monſtres à ces mots prennent les clefs fatales,
Font gémir ſur les gonds les portes infernales,
Et percent avec lui l'abîme de la nuit.

Le profond labirinthe où l'eſpoir les conduit,
Du ténébreux cahos reconnoiſſoit l'Empire :
Dans le trouble & l'effroi que la diſcorde inſpire,
Guidé par le hazard, Miniſtre du cahos,
Forçant les Élémens, accablé de travaux,
Égare mille fois dans ſa vaſte carriére,
Satan voit luire enfin une foible lumiére;
Il la ſuit, & ſon cœur goûte le doux tranſport
Qu'on ſent après l'orage en découvrant le Port.
A l'orbe du Soleil ce rayon ſeul le guide :
Par l'ordre du Très-Haut Uriel y préſide.
A ſes yeux l'Impoſteur ſe montre en Séraphin,
Lui demande ſa route, & voile ſon deſſein.
Sur lui le Créateur éxerçant ſa vengeance,

De transformer ſes traits lui laiſſa la puiſſance,
Et voulut ſeul connoître, à ſes dehors trompeurs,
L'hipocriſie adroite à ſurprendre les cœurs;
En cet inſtant fatal elle éblouit la vue
D'un Archange dont l'œil perce à travers la nue;
Il montre à l'Ennemi l'ordre de l'Univers,
Et dans l'infinité de tant d'aſtres divers,
Découvre à ſes regards le Globe de la terre.
Auſſi prompt que les vents ou les feux du Tonnerre;
Le Prince des Enfers vole aux terreſtres bords,
L'ardeur de ſe venger ranime ſes efforts;
L'eſpoir de perdre l'homme, & le flate, & l'agite;
Mais il voit les dangers du projet qu'il médite;
Son immortalité que le Ciel offenſé
Lui laiſſa pour punir ſon orgueil inſenſé,
Preſente à ſa mémoire une image effrayante:
Il gémit du paſſé, l'avenir l'épouvante;
Au moment déciſif la crainte, la fureur,
Le doute, le remords s'emparent de ſon cœur:
Sur lui-même il revient: tels on voit ſur la terre
Frémir & reculer les foudres de la guerre,
A l'inſtant où leur feu part & porte la mort.

Il voit Eden, l'admire, & déplore ſon ſort;
D'un air ſombre & jaloux élevant ſa paupiére,
Vers l'aſtre qui répand en tous lieux la lumiére,
Après de longs ſoupirs, il éclate en ces mots:

O toi! qui de la nuit fais pâlir les flambeaux,
Qui de cet Univers paroît l'Etre ſuprême;
Au-deſſus de ta ſphére, & plus grand que toi-même,
Jadis de ta ſplendeur j'euſſe éclipſé les traits:
Soleil, qui m'éblouis, je t'admire & te hais;
Que ton éclat me bleſſe! il peint à ma mémoire
Le triſte ſouvenir de ma premiére gloire,
Et l'abîme de maux creuſé par mes fureurs:
L'ambition cauſa mon crime & mes malheurs;
Sur des êtres parfaits régnant par mon eſſence,
Je voulus de Dieu même égaler la puiſſance,
Et briſer les liens d'un éternel devoir;
Remercier ſans ceſſe, & toujours recevoir!
Quel fardeau rigoureux! quel eſclavage extrême:
Si ce Dieu m'eût créé moins ſemblable à lui-même,
Moins en proïe à l'orgueil qui dévore mon cœur,
Je jouirois encor de mon premier bonheur.

Ah! maudiſſons plutôt ma volonté funeſte ;
Qui choiſit un parti qu'en ſecret je déteſte ;
Que n'ai-je en ſa naiſſance étouffé ce deſſein!
Pour moi tout eſt l'enfer, l'enfer eſt dans mon ſein;
D'affreux mugiſſemens toujours s'y font entendre?
De l'horreur qui me ſuit je ne puis me défendre:
Pour éviter mes maux, je fais de vains efforts,
Mon cœur eſt déchiré de haine & de remords.
Le Souverain des Cieux ne peut-il plus m'abſoudre?
A fléchir ſon courroux ne puis-je me réſoudre?
L'orgueil me le défend, que diroient ces Eſprits,
Que par un vain eſpoir mon adreſſe a ſurpris?
Pour me les aſſervir, je leur oſai promettre
De triompher du Dieu qui vouloit les ſoumettre;
Leurs yeux avec envie admirent ma grandeur;
Ah! qu'ils pénétrent peu le trouble de mon cœur.
Élevé ſur le Trône, & ceint du Diadême,
Je n'ai rien d'éminent que mon ſuplice extrême,
(Des cœurs ambitieux tels ſont les maux ſecrets :)
N'importe : ſans fléchir pourſuivons nos projets;
Quand le Ciel apaiſé me rendroit ma puiſſance,
Je reprendrois ſoudain l'eſpoir de la vengeance;

Mon